

Forêt

(des arbres & des hommes)

Forest (of trees and men)

Jean-Pierre Prud'homme



Édition électronique

URL : <http://leportique.revues.org/2893>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Pierre Prud'homme, « Forêt », *Le Portique* [En ligne], 37-38 | 2016, document 5, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 01 octobre 2017. URL : <http://leportique.revues.org/2893>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2017.

Tous droits réservés

Forêt

(des arbres & des hommes)

Forest (of trees and men)

Jean-Pierre Prud'homme

- 1 Le silence solennel d'une seule forêt. L'unique bruit d'une feuille. Toutes ces feuilles rouges qui pèsent sur le sol nulle part visible. Les troncs si purs bleutés. Tous ces fûts à toutes les distances bouchent, chacun son morceau de profondeur, mais leurs éloignements sans règle, ces interstices donnent l'impression d'une transparence, d'un regard à travers une matière fluide et inconstante (on est au fond d'une mer, au bas de la hauteur des arbres) car le moindre mouvement altère, trouble la vision, la change de plan.
- 2 Silence, végétal. L'arbre de lui-même ne fait aucun bruit. Tout son mouvement propre est de croître. Il laisse ses fruits tomber de lui. Les bras morts lui tombent à coups de vent.
- 3 Un manteau de silence, d'horreur, de crainte, sur les épaules. On est regardé jusqu'à la moelle. Épié à travers ces feuilles, guetté derrière ces troncs, écouté par toute la vie, deviné par quelqu'un qui enveloppe cette forêt et dont l'œil perce jusqu'à vous. Les bêtes, les brigands, les dieux, Dieu, tout vous attend, vous menace, vous observe ; même la plus belle apparition, ici, ferait une singulière peur – Tout est suspendu, rien n'est qu'entrevu.
- 4 Paul Valéry, *Petits poèmes abstraits*.
- 5 Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras pas t'égarer...
- 6 Rabbi Nahman de Braslav.
- 7 Espace transfini, à la fois fini et infini, la forêt est, comme le désert et la mer, aussi parce que ouvrant vers ce qui est « dehors » (*foris*), un lieu *original* de l'errance.
- 8 Ulysse, le *polutrope*, l'homme aux mille tours, mais aussi l'homme de la *métis*, de la ruse, s'y laisse prendre. C'est ainsi, au tout début de l'Odyssée, que Homère nous le présente, errant nostalgique réduit à végéter en une forêt située à l'ombilic (*omphalos*) de la mer, *plancton* humain suspendu à la volonté de celle qui régit, incarne cette forêt, Calypso. Seule la volonté de l'assemblée des dieux aura la puissance de l'en délivrer.

- 9 De même, Dante ouvrira la *Divine Comédie* sur sa propre errance, en inscrivant au principe de sa Comédie son égarement dans *una selva obscura*, une forêt obscure. Et nous le savons, la traversée de Dante – traversée qui le mènera à la connaissance de la racine humaine, *l'humana radice*, ainsi qu'à la fruition de la connaissance de la divinité – ne pourra s'effectuer sans le viatique de Virgile, de Mathilde, de Béatrice, et enfin de celui qui pour connaître Dieu et le sens des Écritures, affirmait n'avoir « eu d'autres maîtres que les hêtres et les chênes », saint Bernard.
- 10 Aussi, Descartes, qui voyait en l'arbre l'image de la philosophie, énoncera dans la deuxième maxime de sa morale par provision dans le *Discours de la méthode* qu'il ne fait pas bon résider au milieu de la forêt : « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées : imitant en ceci les voyageurs, qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir ; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt ».
- 11 Ce que nous disent ces textes, c'est que la forêt est un séjour captivant, un espace *aberrant*, un lieu *dé-routant* pour celui qui s'y aventure. Qui n'a jamais en effet ressenti cette *sensation du désir de la forêt*, cette angoisse du promeneur solitaire, qui dans un pas qui la combat, s'enfonce en la forêt, dans un silence peuplé, vers le chemin qu'il devrait prendre ? Milieu où la beauté au terrible est secrètement mêlée ; théâtre végétal et animal d'accidents, de phénomènes qui saisissent l'homme en un frisson vertical, *vertiginal* ; mais aussi dans l'épochè de ces épiphanies, regard effleurant de l'invisible qui, dissimulé dans la némorale végétation, arraisonne l'humain et le rejette hors de toute quiétude. Ainsi la forêt nous appert comme la contrée privilégiée du *δεινον*, de cet inquiétant « qui provoque aussi bien la terreur panique, la véritable angoisse, que la crainte respectueuse, recueillie, équilibrée, secrète » (Heidegger).
- 12 Et pourtant, la forêt n'en est pas moins lieu d'initiations. D'initiations blanches : « Tu trouveras plus dans les forêts que dans les livres ; les arbres et les rochers t'enseigneront des choses qu'aucun maître ne te dira », nous dit saint Bernard. D'initiations noires : n'est-ce pas au plus profond de la forêt, en son milieu, que se déroulaient les sabbats ?
- 13 Car l'essence de la forêt réside en son ambivalence et l'oxymore exprime le mieux sa réalité. Domaine infini, « immensité sur place » (Bachelard), espace fait d'opacité et de lumière, aveugle et pourtant panoptique, muet mais sonore, la forêt est aussi champ du poète et de l'orant. Comme le texte, elle est à la fois lieu de la totalité et voie de l'infini. Espace rempli d'arbres, elle s'apparente à l'espace de la lettre, car comme la lettre, « l'arbre est un retard qui s'interpose – et ouvre un temps propre » (Valéry). Et ce n'est certes pas un hasard si le mot irlandais *feadha* et le mot gaélique *gwydd* désignent à la fois l'arbre et la lettre, si le plus ancien alphabet irlandais était appelé *ogham craobh*, arbre aux lettres, si toutes lettres de cet alphabet, à l'exception du P et du T, étaient désignées par des noms d'arbres : *Ailm* (ormeau) pour A, *Beith* (bouleau) pour B, *Coll* (coudrier) pour C, *Duir* (chêne) pour D, etc.

- 14 L'Occident a toujours entretenu un rapport particulier, quoique paradoxal, avec l'arbre. De l'arbre – « monnaie de connaissance », selon Valéry – l'homme occidental s'en sert pour exprimer sa pensée : théologique, philosophique, anthropologique, généalogique, biologique, anatomique, informatique... Pour Bachelard, même « l'imagination est un arbre ». Arbre aussi que le linguiste arborera pour démontrer son signe. Arbre encore que le psychanalyste, passeur dans la forêt des signifiants, convoquera, à l'instance de la lettre, à la barre de la signifiante :

[...] arbre, non plus dans son isolation nominale, mais au terme d'une de ces ponctuations, nous verrons que ce n'est pas seulement à la faveur du fait que le mot barre est son anagramme, qu'il franchit celle de l'algorithme saussurien.

Car décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle avec le roble et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la Bible, il se dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, dans l'image historiant l'armorial, ne devait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cervelet, arbre de Saturne ou de Diane, cristaux précipités en un arbre conducteur de la foudre, est-ce votre figure qui trace notre destin dans l'écaille passée au feu de la tortue, ou votre éclair qui fait surgir d'une innombrable nuit cette lente mutation de l'être dans l'Έν Πάντα du langage :

Non ! dit l'arbre, il dit : Non ! dans l'étincellement

De sa tête superbe

vers que nous tenons pour aussi légitimes à être entendus dans les harmoniques de l'arbre que leur revers :

Que la tempête traite universellement

Comme elle fait une herbe.

- 15 Luxuriante rhétorique de Lacan, flore de la lettre, qui nous ramène à l'être de la forêt.
- 16 Nous en sommes avertis, la forêt est une énigme bien difficilement déchiffrable. Elle n'est nullement faite pour l'homme orgueilleux et impatient. Celui-ci se montre d'ailleurs plus apte à la défricher qu'à la déchiffrer !
- 17 Mais la forêt n'est pas seulement cette dispensatrice indispensable du respir de ce monde. Elle est aussi, pour celui qui aspire au Simple et à la Sérénité, le plus originel des édifices. Édifice où, dans le plus sauvage des silences, sous la voûte des ramures qui hersent la lumière, l'homme encore ouvert à l'écoute de ce monde peut y accueillir, y recueillir la parole de l'arbre. L'humble parole de l'arbre qui dit « la lenteur et la constance avec lesquelles il croît ». La puissante parole de l'arbre qui enseigne « qu'une telle croissance est seule à pouvoir fonder ce qui dure et porte des fruits ; que croître signifie : s'ouvrir à l'immensité du ciel, mais aussi pousser des racines dans l'obscurité de la terre ; que tout ce qui est vrai et authentique n'arrive à maturité que si l'homme est disponible à l'appel du ciel le plus haut, mais demeure en même temps sous la protection de la terre qui porte et produit » (Heidegger).
- 18 Il en va de l'arbre comme de l'homme. Si l'homme se reconnaît dans l'arbre, c'est que comme lui, vertical, tendu entre la terre et le ciel, entre l'obscurité profonde et la lumière, exposé au vent de l'Esprit et aux Tempêtes de ce monde, il en a la puissance et la fragilité.

RÉSUMÉS

La forêt est l'image du milieu de la pensée qui découvre l'étrange proximité et la familière étrangeté qu'elle entretient avec l'être, le monde, les choses, les animaux et l'homme.

The forest is the image of the center of thought uncovering the ongoing strange proximity and familiar strangeness it maintains with being, the world, things, animals and man.

AUTEUR

JEAN-PIERRE PRUD'HOMME

Jean-Pierre Prud'homme. De formation scientifique et théologique, après avoir travaillé dans les domaines de la communication commerciale et « *corporate* » en agences et en entreprises, Jean-Pierre Prud'homme a dirigé pendant une dizaine d'années un institut de formation à la communication. Il enseigne aujourd'hui, ce depuis plus de vingt ans, la communication globale des organisations dans des institutions privées, universitaires et para-publiques. Aussi se passionne-t-il pour tout ce qui relève de la littérature, de la philosophie et des arts plastiques.